



Un roi dans l'arène

Philippe Caubère s'apprête à reprendre *La Danse du diable*, premier volet d'une œuvre tentaculaire où défile le théâtre de sa vie. Tour de piste avec L'Express, à l'heure du goûter.

Par Laurence Liban. Photo : Jean-Paul Guilloteau/L'Express

ÉPREUVE « Après avoir joué et rejoué ma jeunesse, j'aimerais aborder ma vie d'homme », confie Philippe Caubère. Un rôle qu'il a toujours du mal à endosser.

La première chose, c'est les mollets. Des mollets fins et bronzés, sortant d'un bermuda rose. La tête, elle, a disparu de l'autre côté du rideau de théâtre, où le photographe de L'Express la mitraille, comme une tête de taureau sur un mur. Matador de sa propre vie, bête noire à deux pattes, Philippe Caubère, ogre de 64 ans qui a incarné tant de gens, brassé tant d'histoires et mouliné tant d'air depuis la création de *La Danse du diable*, en 1981, est un petit monsieur sec, poli et souriant. La séance de photos à peine achevée, il s'installe à une table, croise ses bras nus d'écolier. Et attend.

La rencontre a été fixée à l'heure du goûter au foyer de l'Athénée-théâtre Louis-Jouvet, désert. Un mot de bienvenue, et c'est parti. On rame un peu. On laisse venir. Rien ne vient. S'il y avait, au moins, quelque chose à quoi se raccrocher. Un serveur, un verre de vin, des olives... Mais non. Rien. La main au menton, l'œil bleu glacier, Caubère tient son rôle. Précis, concis, rapide, il répond à tout, évoque sa mère, dont le décès, en plein tournage du *Molière* d'Ariane Mnouchkine, a déclenché la mise en œuvre de *La Danse du diable*, fonce vers le Sud qui est au cœur de son identité, et lance : « Les relations père-fils, c'est compliqué. »

D'un coup, l'ombre du père surgit comme celle du Commandeur. Avec cette réplique, à jamais gravée dans le cœur du fils : « Ce n'est pas sérieux ! » Les mains fines s'envolent, agitées, nerveuses. L'une, tachetée de noir, lui vient du côté maternel. L'autre, aux veines saillantes, du côté paternel : « Mon père n'a pas supporté de me voir incarner ma mère, qui venait de disparaître. Il est sorti du spectacle au bord de l'AVC, avec un énorme bouton de fièvre. » Mi-ange, mi-démon, suivant l'arc des sourcils, l'homme laisse filtrer des traces de son accent marseillais natal. Ses mains structurent l'espace, montent d'invisibles murs et les mettent à bas. L'ombre s'est effacée. Elle reviendra après un tour de piste autobiographique ainsi résumé : « J'aime être au centre. J'en ai besoin. C'est comme ça. »

Trente ans durant, Caubère a été « au centre », sous le nom de Ferdinand. Son épopée pour un seul comédien et des dizaines de personnages réels a valeur de documentaire sur un certain théâtre français de la fin du XX^e siècle. Mais le centre, pour un gars du Sud, ce n'est pas le théâtre. C'est l'arène. L'endroit où « peur » et « risque » ont un véritable sens, où la mort n'est pas qu'un mot. « Il y a mille façons de se découvrir : la coke, l'amour, l'écriture, les taureaux... » souligne ce fervent aficionado. Assis à se toucher à la petite table, le regard de l'un vrillé dans le regard de l'autre, le stylo courant à l'aveugle au gré d'une parole filante, nous ouvrons tous les dossiers sans les épuiser. La politique :

« Face au Front national, je voterais Sarkozy sans l'ombre d'un doute. » La paternité : « J'ai une fille de 8 ans. Sa mère voulait un enfant. Moi, non. J'avais voué ma vie au théâtre comme d'autres vouent la leur à Dieu. Je n'aurais pas supporté d'avoir un enfant sans m'en occuper entièrement. » Le public populaire : « Le système l'a séparé des artistes. Je ne l'ai rencontré qu'au Printemps de Bourges. »

Sur « le courage qui manque parfois », la pudeur et l'impudeur, ses tentations, sa sexualité, la dignité humaine, « qui ne réside pas entre les jambes », le FN, encore, infiltré dans les villages de son enfance, la révolution impossible et le capitalisme, Caubère est intarissable. Cela ne veut pas dire qu'il parle au hasard. De même que sa personne, ses propos sont parfaitement mesurés. Ils s'insèrent dans des phrases dotées d'un commencement et d'une fin, sujets, verbes, compléments, chacun ayant sa place, assignée par une pensée claire qui se passe de points de suspension. Le flou n'est pas son fort. Les connaisseurs de la geste caubérienne le savent bien.

Après une heure de rencontre, on se dit qu'il va falloir songer au départ. Erreur. Avalant un café court sans sucre

sorti d'on ne sait où, l'acteur aborde les dernières passes. Sous l'arc des sourcils, le diable et l'écolier se disputent les yeux, deux taches de couleur bleue dans un faisceau de ridules. En

« Ecrire beaucoup ne guérit pas. Parfois, j'ai l'impression de n'avoir rien fait »

dix minutes, l'artiste l'avoue : « Après avoir joué et rejoué ma jeunesse, j'aimerais aborder ma vie d'homme. Je l'ai déjà tenté, mais, parfois, je ne peux m'empêcher d'écarter de moi ce calice. » Un calice ? « Oui, c'est une épreuve. Mais j'ai fait un premier pas en ce sens avec un livre d'entretiens réalisés par Michel Cardoze. Pour la première fois, j'aborde ma vie au présent. »

Intitulé « *Philippe Caubère joue sa vie* » (éd. Gascogne), le livre comporte une photographie de ses parents, enlacés. Le commentaire écrit par le fils fait naître un soupçon sur le père. « En parler est compliqué. Tout ce qui a à voir avec le sexe et le théâtre me vient de lui. Aujourd'hui, je sais juste une chose : il existe quelque part une lettre où il m'interdit de parler de lui en scène, après sa mort. » Et de conclure : « Ecrire beaucoup ne guérit pas. Parfois, j'ai l'impression de n'avoir rien fait. » Silence. « L'angoisse vous fait croire n'importe quoi. »

Il est 17 h 30. Surgit de derrière un pilier, l'attachée de presse active l'au revoir. Et ce diable de Caubère file sur ses fins mollets vers la Maison de la radio. Digne et droit dans son bermuda rose. ●

La Danse du diable, l'Athénée-théâtre Louis-Jouvet, Paris (VIII^e). A partir du 4 novembre.